



EDWARD AUX MAINS D'ARGENT
Tim Burton | 1990 | Etats-Unis
PREVISIONNEMENT ENSEIGNANTS
ANALYSES ET PISTES DE TRAVAIL

Nous concentrerons nos réflexions sur trois grands aspects du film qui pourront être travaillés en classe avec nos élèves : la couleur, le langage cinématographique et le conte.

COULEURS, LUMIERE ET OBSCURITE AU SERVICE DE LA NARRATION ET DU MESSAGE DU FILM

Deux mondes s'opposent et beaucoup d'éléments plastiques donnent à chaque monde sa spécificité.

Oppositions de couleurs et de formes :

Couleurs fades et pastel de la ville et des voitures, couleurs saturées des vêtements, en contraste avec le noir et blanc des vêtements d'Edward et les tonalités sombres et bleutées du château.

Géométrisation des lignes dans la cité opposée aux courbes et aux lignes torturées du château.

Ambiance sombre du château, où la lumière pénètre difficilement, avec des effets de clair-obscur en contraste avec l'intensité lumineuse presque aveuglante du lotissement.

L'ensemble de ces oppositions visuelles donne une impression de froid, d'humidité dans le château en contraste avec la sensation de chaleur dégagée par le traitement chromatique de la petite ville.

Au final l'aspect joyeux et sécurisant de la cité pavillonnaire est bien factice.

Le message du film est donc : les apparences sont trompeuses.

Du monde gothique au monde pavillonnaire, le plus effrayant des deux n'étant pas celui qu'on croit.

L'atmosphère saturée de lumière et de couleurs de la ville s'avère toxique, alors que le château, au-delà de son aspect inquiétant est un lieu de créativité et de protection pour Edward.

Mais avant l'apparition du château dans le rétroviseur, un premier élément a attiré notre attention :

Un chapiteau à rayures vertes et orange rompt l'harmonie chromatique du décor aux tons pastel.

Ce chapiteau et ce château ont en commun de produire des bêtes de foire.

De même, cette banlieue s'apparente à un cirque dont Edward deviendra l'attraction première.

Plus tard, certaines voisines porteront les mêmes couleurs orange et vert que le chapiteau.

Le film s'ouvre sur un clair-obscur qui peut être assimilé à la noirceur du château d'Edward.

La seconde séquence du film s'oppose à la séquence d'ouverture. Le spectateur est plongé dans « le monde de Barbie et Ken », où tout semble superficiel et où les couleurs pastel prennent le dessus.

Tout semble calculé au millimètre près, dans un souci de qualité d'image et de narration. Tout est

signifiant : les habits colorés des femmes au foyer, les voitures de couleur pastel des hommes qui

reviennent du travail, les maisons de couleurs différentes. Tout le quartier se compose de belles

couleurs, mais ne semble pas vivant tant que l'obscurité ne vient pas s'installer parmi eux.

Puis Burton introduit, par l'arrivée de Peg au château, la couleur dans un monde obscur et en ruine.

Dans un second temps, il inverse les jeux de couleurs et place d'Edward dans un monde qu'il ne

connaît pas, avec des couleurs qu'il n'a probablement jamais vues. Edward, qui vivait tranquillement

dans son château obscur, est envahi par la lumière. À son tour, il envahit la lumière et essaye de

s'adapter à ce monde nouveau. On retrouve chez lui deux traits marquants : la naïveté de l'enfant,

mise en avant par les habits roses de Peg, et la gentillesse, montrée par le passage du noir au blanc.

Ce passage du noir au blanc est très important dans la construction du film. L'obscurité a disparu, Edward est intégré au monde de la couleur, à la société. Mais ce n'est que provisoire et Tim Burton amorce le retour à l'obscurité. Les scènes de jours disparaissent, et donc, toute lumière naturelle. Les couleurs se mêlent à l'obscurité et il devient impossible de les distinguer les unes des autres.

A la toute fin, Edward, seul au milieu de son jardin, continue à vivre en paix, dans un mélange de luminosité et d'obscurité. Le message est que chacun doit se créer sa propre lumière. Edward a tenté de se construire une nouvelle vie avec des personnes différentes de lui, mais son bonheur n'est possible que s'il se crée son propre monde, celui d'un enfant puisque lui-même en est encore un.

Grâce à la couleur, Tim Burton joue sur une opposition, puis tente de la supprimer pour, par la suite, montrer qu'elle est inévitable. Par son travail sur les couleurs et la lumière, Tim Burton fait une critique de la société américaine au conformisme exacerbé et insiste sur un point essentiel. Il détruit l'idéalisme de l'American Way Of Life en pointant qu'il est facile de vivre dans son confort et d'exploiter les « intrus » pour par la suite les renvoyer d'où ils viennent.

Revenons aux différentes fonctions de la couleur que j'ai résumé dans la fiche VOIR

Fonction narrative : Ici, la couleur permet véritablement de raconter, de distinguer et caractériser les personnages et leurs univers respectifs. C'est très net dans le film.

Fonction émotionnelle : Le choix et l'agencement des couleurs tout au long du film créent des climats psychologiques particuliers, et Tim Burton en joue pour nous entraîner sur de fausses pistes

Fonction esthétique : Demy s'inspire du gothique romantique et de l'expressionnisme allemand pour l'univers d'Edward et du pop art pour la banlieue pavillonnaire.

Le travail de la couleur dans le film : Tout le film est basé sur l'opposition des gammes chromatiques et de l'utilisation de la lumière et de l'obscurité dans chacun des deux univers.

UN LANGAGE CINEMATOGRAPHIQUE AU SERVICE DU SENS

La façon de filmer, les mouvements de caméra opposent les deux mondes :

On découvre celui d'Edward par un travelling aérien jusqu'au château, plongée très forte sur la ville qui est vue d'en haut, du point de vue d'Edward.

A la fin, on verra Edward et Kim à la fenêtre soulignés par le « surcadrage » (cadrage dans le cadre) de la fenêtre autour d'eux. C'est le monde du ressenti, des émotions, marqué par des plongées et des contres plongées et beaucoup de mouvements de caméra.

Le monde du lotissement est d'emblée traité différemment : beaucoup de plans fixes à hauteur des maisons. C'est un monde sans relief, sans surprise ou tout est prévu d'avance.

La musique de Danny Elfman, participe largement à la sensibilité et à la poésie qui émane du film. Danny Elfman a beaucoup composé pour le cinéma et la télévision : presque tous les films de Burton, mais aussi Spiderman, Men in black, Les Simpsons et la série Desperate housewives.

Dans ce film, la musique est omniprésente, elle accompagne et renforce l'image.

Elle est tantôt féérique, tantôt angoissante, tantôt légère et agit sur les ressentis des spectateurs.

Souvent, les ambiances sonores nous aident à entrer dans le merveilleux et le fantastique.

Par exemple, c'est la musique qui donne sa tonalité irréelle à la séquence où Kim danse sous la neige.

Pour prendre conscience de ce rôle de la musique, on pourra revoir certains passages sans le son.

On pourra également écouter la musique et demander aux élèves de raconter ou de rédiger, une scène qu'ils associent à l'extrait entendu.

Tim Burton trouble la logique linéaire et la chronologie de la narration avec de nombreux flash-backs. Ces parties du récit éclairent la biographie du héros et relèvent du régime merveilleux du film. D'ailleurs, l'histoire racontée est elle-même un immense flash-back.

A quels moments apparaissent ces flash-backs et pourquoi ?

Comment le spectateur comprend-il qu'il s'agit d'un souvenir, d'un retour en arrière ?

Ces questions peuvent être posées à nos élèves.

Les transitions peuvent se faire par un zoom sur un objet, un gros plan sur Edward (On sent qu'il se passe quelque chose dans sa tête), un fondu enchaîné, un changement d'univers chromatique, ou par le son, un changement de musique, la voix off de l'inventeur...

La comparaison entre la séquence d'ouverture et la séquence finale est elle aussi intéressante : Dans la chambre de la petite fille, la grand-mère commence à raconter son histoire. Le film se termine sur un retour à cet espace, on revient au présent de Kim, elle a fini son récit. Ainsi, la boucle est bouclée, le récit se situe entre ces deux parenthèses, on revient à la « réalité ». Ce procédé accentue le caractère fictionnel de l'histoire d'Edward, c'est à la fois un souvenir, un conte, une fable.

UN CONTE QUI REGLE SON COMPTE AUX CONTES

Edward aux mains d'argent est un conte qui fait référence à d'autres contes : Pinocchio avec le savant ayant créé un fils qui, devenu orphelin, doit affronter seul le monde des humains. Edward découvre l'amour impossible avec une belle évoquant les princesses de contes de fée. Comme dans La Belle et la Bête, après la peur et la répulsion, la Belle se met à aimer la Bête malgré ou à cause sa différence. Comme chez Cocteau, un Edward « normalisé » n'aurait plus la même force attractive.

Le film s'ouvre sur la formule « Il était une fois... ». Un travelling arrière marque l'entrée dans le récit et entraîne le spectateur dans une régression visuelle. Le spectateur accepte par avance d'être transporté dans la magie d'un conte et d'en accepter toutes les conventions.

Mais sous ses allures rassurantes de « conte de fée moderne », le film est plus complexe que ça.

Burton ne respecte pas le pacte conclu avec le spectateur.

Aux recettes éprouvées, il préfère la création d'un univers plurivoque.

Le récit adopte la plupart des caractéristiques du conte, en particulier sa structure :

La situation initiale présente deux univers, celui de Peggy et celui d'Edward. Dès leur rencontre improbable, Edward devient l'élément perturbateur qui fait irruption dans l'univers de Peg.

Les péripéties de l'intrigue suivent elles aussi le déroulement classique du conte.

Mais l'intégration attendue d'Edward va se heurter à plusieurs dérapages : Le refus des avances de Joy, l'absence de prêt de la part de la banque et le cambriolage chez Jim précipitent sa chute jusqu'à l'affrontement du soir de Noël.

La fin est différente de ce que le conte laissait présager. Edward s'empporte et regagne le château.

La situation finale est une scène d'adieu. Le conte se clôt par un retour à la situation initiale.

Certains éléments rattachent cette histoire au conte traditionnel et d'autres l'en éloignent.

Comme dans le conte, les personnages du film s'apparentent à des types : Kim est la jeune princesse, objet de la quête ; Peggy la « mère » de substitution. Les amies de Peggy ressemblent à des sorcières, Jim, est l'opposant principal. Edward présente les caractéristiques d'un héros de conte : issu de nulle part, il doit accomplir une mission : parfaire une éducation inachevée.

Mais ce parcours initiatique tourne court : le héros reste figé dans une position enfantine qui ne débouche pas sur la maturité. Son parcours n'est pas initiatique, mais régressif.

Kim est devenue une vieille femme, tandis que lui n'a pas changé, ne parvient pas à trouver sa place.

Point de départ d'Edward aux mains d'argent, la neige a la valeur d'un « il était une fois ».

Déroulée sur les toits des maisons ou créée par Edward lorsqu'il sculpte un ange sous le regard émerveillé de Kim, la neige place le film sous le signe du conte de Noël.